

T.O.U.T F. ...

Nouvelle

Muriel Lozac'h

8 août 1975

« TOUT F. ... Saleté de bombe ! »

Un désespoir à hurler... et plus rien pour le faire ! Trois lettres manquent pour

que son cri signifie quelque chose. Il la secoue, la retourne, shoote dedans et la fait voler à plusieurs dizaines de mètres. Il se sent possédé, fou et furieux à la fois. Stupide ! Il en avait pourtant des choses à écrire. T.O.U.T F. ; cela ne veut rien dire, c'est idiot, ça n'a aucun sens ! Il serre les poings, il regarde le mur, il saute sur place les yeux pleins de larmes, les mâchoires crispées.

Il a trouvé par terre la bombe de peinture, planquée près du bungalow de chantier d'un lotissement en construction. De futures bien jolies petites maisons bien rangées et toutes pareilles, toutes bêtement pareilles ! Tout est fichu, raté son message griffonné, message de l'adieu ; raté comme sa vie. Même pas complet ! Sa rage au ventre, même pas évacuée.

Son arrière grand-père avait déjà tout comme lui connu cet enfer qu'est l'incompréhension... et l'injustice aussi ! Après avoir posté une dernière lettre à sa mère, il s'était embarqué avec le rêve de vivre enfin en paix et mourir heureux à Valparaiso. Il y était arrivé et y était mort, cinquante ans plus tard, presque vieillard, après avoir semé des enfants et des pensées ; une belle vie ! Gil avait bien la même idée derrière la tête et depuis ses douze ans, il en rêvait. Depuis qu'il avait vu cette drôle de sculpture en ferraille récupérée ; un fier gardien avec une lance ; une sentinelle du désert. Son Valparaiso à lui.

Il ne veut plus les revoir, jamais, eux les accusateurs, les parents qui punissent, les profs qui sanctionnent, et elle, qui accuse. Dix-sept ans d'une vie de carcan et de règles jusqu'à l'apothéose : l'erreur de jugement, la haine. En deux jours seulement. Une vie à barrer, à gommer, à rayer ; une vie à ouvrir ou à finir. Un dernier cri pathétique : T.O.U.T F...

Même pas entier : nul !

8 août 2005

8 Elle est chouette, Maman ! Ne pleure pas. Je te dis qu'elle me plaît ! Je suis sûr qu'on y sera très bien ; quelle bonne idée tu as eue !

- 9 Oh, Jules, mon chéri, sans doute as-tu raison.
- 10 Mais oui, bien sûr, regarde comme c'est lumineux !
- 11 Oui. Mais je ne suis pas encore habituée aux petites pièces des maisons ; ça viendra... De toute manière, il le faudra bien !

Oui, Marie, il le faudra ! Regarde la réalité en face, Marie, le haras de Saint-Mars est vendu, le Pyeo, bradé aux Anglais et Kerlavenech conservé par l'autre, l'ex-mari déshonoré ! Avoir choisi l'amour et la liberté et tout recommencer ; Marie, tu le paies maintenant. Marie pleure, mais elle assume. Elle pleure parce qu'il est parti, sans un mot. Et en plus, elle ne regrette rien. Surtout pas cette belle année avec Marc, non, jamais elle ne regrettera. Il reviendra ; un jour. Et Jules ? Il se moque bien du haras perdu, même s'il aimait ses chevaux et plus encore du domaine du Pyeo, le vignoble, c'était une affaire de grands. Le manoir ? Même chose, et pourtant, il aimait les vacances à la mer. Ici ou ailleurs. Jules dit qu'il est de partout. Il fait plusieurs fois le tour du monde dans la journée sans bouger de sa chambre ; Jules a des rêves !

12

9 août 1975

Gil regarde sa montre. Dans une heure, il quittera la France. Direction Marseille, le port, il lui faudra cacher son âge, tricher pour une fois, pour de bon. Mentir, tromper, usurper ; ce sont eux, les autres, qui vont l'obliger à le faire. Il a pris tous les papiers, cela devrait aller, sinon, il trouvera un autre moyen ; de toute manière, il ira.

Il a vendu sa batterie, son orgue électronique. Gil n'est plus que nerfs depuis hier. Il devait terminer ce message, aller au bout. Pulsions ; tout ce qu'il fait est mécanique, orchestré par le rejet du monde. Le mur aux graffitis imparfaits continue de le hanter, il n'a pas fermé l'œil de la nuit, pas liquidé sa douleur. Vers deux heures du matin, il s'est levé et a cherché en silence dans le garage ; une bombe tout neuve, rouge flamboyant, elle avait servi aux raccords du bateau de son père. Le soleil vient de se lever ; tous les engins de chantier sont garés et tous les murs sont prêts à

recevoir son désespoir. Personne alentour ; il court vers le mur maculé, secoue violemment la bombe et se déchaîne : il repasse sur les premiers caractères : T.O.U.T F. et complète A.U.X.

« TOUT FAUX » se détache des parpaings et hurle enfin au monde. Il recommence ; une fois, deux, dix fois. Le mur est criblé de ce lancinant message : « TOUT FAUX ». Oui, ils ont tout faux ! Jamais de la vie, il n'a volé la caisse du club de foot, jamais ! Non, il n'a pas fait accuser son meilleur ami en le dénonçant ! Non, il n'a pas trahi Caroline en lui préférant la belle correspondante italienne Marieta ! Non ! Non ! Non ! Tout cela est faux ! Sa frénésie ne se calme pas, il ne pense qu'à écrire, souiller, détruire. Après tout, c'est un chantier, il écrit sur les murs, il ne les casse pas, ce n'est pas grave, les murs seront bientôt recouverts, de peinture, de plâtre, il ne sait pas bien. De jolis papiers peints peut-être... Il s'en moque ! Il veut continuer ; écrire et écrire encore.

La bombe est vide, et Gil toujours aussi malheureux. Ils ne comprendront sans doute pas son départ, qui l'accusera plus encore, mais il ne veut plus les voir ; il veut la paix !

Un dernier regard sur ce mur qui dit et il s'en va...

9 août 2005

Toute première nuit chez nous ! Nous avons depuis un an un drôle de rythme, pas banal, mais tellement agréable ; hôtels, bateaux de croisière, jamais plus d'une semaine au même endroit. Un an de belle vie autour du monde. Un an de bonheur sans nuages pour maman.

Mais il a fallu qu'il parte un beau matin argentin et il n'est plus jamais revenu. Nous l'avons attendu un mois. Maman a signalé sa disparition, partout, ils nous ont dit qu'il avait dû faire naufrage : un marin comme lui, pfft, idiot ! Maman pense qu'il reviendra ; moi, je ne sais pas ! Nous vivons dans cette drôle de ville nouvelle maintenant, et même s'il réapparaissait, jamais il ne nous chercherait là ! Même moi je ne savais pas que maman connaissait cet endroit. « J'y ai des racines ! » m'a t-elle

dit, sans aucune explication. Plus un sou, pas d'amis, on est un peu seuls au monde tous les deux : oh, pourvu qu'elle tienne le coup...

10 août 1975

Ce matin, j'ai voulu aller lui parler, et aussi lui rapporter l'album blanc des Beatles, mais il n'était pas chez lui. Sa mère était en larmes, elle venait de découvrir que ses instruments de musique avaient quitté la pièce réservée du garage. Tout avait disparu et il ne leur avait rien dit. « Parti pour toujours ! » elle répétait comme une possédée. Elle criait, sa mère, que tout ça c'était de notre faute, que nous aurions dû l'aider, le comprendre. Qu'à cause de moi, elle ne le reverrait jamais !

J'ai senti mon ventre durcir, et mon cœur se fendre. Oui, je l'avais accusé, mais aujourd'hui, je savais qu'il n'y avait rien à lui reprocher. Comme je m'en voulais ! S'il était parti, oui, c'était certainement un peu de ma faute et si j'étais seule désormais pour affronter ma vie et mon avenir, eh bien, je l'avais mérité ! J'avais quitté la maison de ses parents comme une voleuse, et j'étais rentrée chez moi en passant par le parc et le terrain vague. J'avais remarqué ce drôle de mur et cela m'avait sauté au visage : ces mots « TOUT FAUX » des dizaines de fois répétés, stylisés à la manière de Gil ! Il emplissait des cahiers entiers de messages bizarres aux lettres couplées. C'était lui ! Cela ne pouvait être que lui. Et si nous avions tout faux ! Evidemment que nous avions tout faux, moi comme les autres.

Oh ! Comme je me sens seule tout à coup...

10 août 1975

J'y suis ! Ils ont dû s'apercevoir de mon départ ! Caroline est certainement venue comme prévu me rendre mon album comme je le lui avais demandé. « Puisque c'est fini entre nous, rapporte-moi mes affaires ! » Elle avait tout rapporté sauf cet album. J'avais vu son frère avant de partir : « Il faut qu'elle me le rende. Il est à moi ! Tout ce qui est à moi n'est plus à elle ! » Qu'elle souffre un peu...

Comment a-t-elle réagi ? Je ne sais même pas pourquoi je pense à elle. Je suis en Afrique, de l'autre côté de ma vie, et je vais aller voir dans le désert si j'y suis !

Sahara ! Quel beau nom ; c'est là que je vais ! J'espère simplement qu'ils ne me chercheront pas, qu'ils ne feront rien pour me retrouver. Je suis jeune, je le sais, mais je sais aussi ce que je veux : la paix !

Tout commence aujourd'hui...

10 août 2005

C'est dans cette maison que je fêterai mes trente ans... dans quelques mois ! Je crois que je vais aimer. Jules ne comprend pas pourquoi j'ai voulu venir habiter dans cette ville champignon, un peu perdue. Un endroit tout ce qu'il y a de plus banal et de plus impersonnel alors que nous aurions pu évidemment rester en Argentine. Que fait-elle dans cette banlieue de Toulouse, un coin agréable, mais qui ne vaut certes pas la Patagonie ? Mon petit Jules, je me pose. Je ne me cherche plus. Je suis là. Même ma mère n'a pas compris mon choix... Elle a pleuré. Elle a parlé d'une vieille blessure et m'a dit que je faisais une erreur. Elle a même dit : « Tu fais une erreur, mais tu dois la faire ! » Et depuis, pas un seul coup de fil. Plus rien. Trois semaines de silence. Trois semaines qu'elle s'est éloignée. Elle n'avait, pauvre maman, rien compris à mon divorce et à mon escapade d'une année autour du monde. Mais là, c'est à mon tour de ne plus la comprendre...

Un mystère de plus dans cette vie de trous noirs...

11 août 1975

Ses parents ont prévenu la Police : disparition de mineur. Gil est parti sans faire de bruit, sans même laisser une lettre. Je le connais bien, il reviendra. Je ne peux imaginer ne plus le revoir, impossible ! Surtout depuis que je sais. J'ai parlé à ma mère, elle m'a écoutée. Mon père... il est dans ses livres et ne s'occupe plus de mes affaires depuis belle lurette ! « Tu as grandi bien vite ma petite fille ! » a dit ma mère. Je ne sais pas si elle a bien compris ce que je venais de lui annoncer. Mais j'imagine que oui. C'était tellement difficile pour moi de lui parler, que je ne vais pas lui demander confirmation ! Je vais entrer à la Fac, on verra bien ce qui se passera plus

tard...

A la réflexion, je crois qu'elle n'a rien compris !

11 août 2005

J'ai fait un drôle de rêve cette nuit : j'étais là, dans ma chambre, dans mon lit même et je voyais un bonhomme qui me parlait très distinctement. Il m'a appelé « Petit ». Il avait des yeux jaunes incroyables, une peau brune toute ridée et un foulard sur la tête. Enfin, je crois. Il a dit « Petit » et il a disparu. C'est tout. Et si ce n'était pas un rêve et que le drôle de bonhomme était bien là, présent...

Rêve ou réalité : je ne le saurai jamais ! A moins que...

12 août 1975

J'avais glissé le bout de papier dans son album préféré : « Si c'est un garçon, il s'appellera Gil comme toi. Si c'est une fille, ce sera Marie, si tu veux bien ! Pardonne-moi... »

Mais il ne m'a pas laissé le temps de le lui donner, il n'a pas eu le temps de le lire avant son départ. Garder l'enfant ! Je ne dois plus penser à autre chose ; qu'à garder notre enfant !

24 décembre 1975

Premier Noël en Afrique... Je pense à mes parents, à Caroline. A tous les autres,

là-bas. Je ne célèbre pas cette fête que je n'aimais pas. Mahfoudh, mon ami du désert, m'apprend les pistes et les dunes. Je suis libre...

12 août 2005

13 Maman ? Tu l'as entendu, cette nuit ?

14 Qui ça ?

15 Le bonhomme ?

16 Encore un rêve, Jules ?

17 Ben... Oui... Non... Justement, je ne sais pas !

18 Allez, on va être en retard. Va vite te préparer, on en reparlera ce soir. La plage n'attend pas !

19

12 mars 1976

Marie est née ce matin. Une semaine tout juste avant mes dix-huit ans. Mes parents étaient avec moi ; ils sont tellement heureux. Je suis sûre, cette fois, que maman a compris ! Comme il me manque. Gil ? Où es-tu ? Comment te faire savoir que tu es le père de la plus belle petite fille du monde !

24 décembre 1976

Un an dans le désert. Aucun regret, même si mes pensées traversent bien souvent la Méditerranée. Pas de nouvelles, je n'en veux pas. Qu'a-t-il bien pu se passer d'extraordinaire ? Rien, évidemment, rien ! J'ai voulu rassurer ma mère, je la voyais pleurer trop souvent dans mes cauchemars. Elle saura que je suis en vie, que je

vis comme je le souhaitais, comme un nomade, et que je suis heureux...

24 mars 1977

La lettre de Gil est arrivée ce matin ! Elle s'était perdue a dit sa mère. Il est heureux ; alors je le suis aussi. Ses parents s'occupent bien de Marie pendant mes heures de cours. Je serai médecin, et j'irai travailler en Afrique, et un jour, je le retrouverai...

12 août 2005

Il s'était mis à pleuvoir, et très vite, un déluge s'abattit sur la région. Un orage énorme ! Marie et Jules avaient rebroussé chemin, et oublié la route de Perpignan. De l'eau partout... impossible de regagner la maison ! Ils avaient trouvé refuge chez des voisins, au bout de la rue. Des voisins qui avaient eu la très bonne idée de construire leur maison, sur un copieux monticule de terre.

12 août 2005

Quelle idée, vraiment ! Mais quelle idée ! Caroline, je ne te reconnais pas ! Pourquoi lui avoir parlé, il n'a guère attendu avant de t'appeler ! Tu as fait le tour de l'Afrique, passé des mois et des mois dans le désert... Et là, voilà que tu apprends la bonne nouvelle, et tu laisses tes patients, et tu lui parles ! Et même de Marie, et pourquoi pas de Jules ! Caroline !

Oui, c'est vrai que je ne me reconnais pas mais je savais que je lui reparlerais un jour... Cinq années africaines, des recherches à partir de la lettre et rien de rien. Pas trouvé, mon Gil ; mais je savais ! Pourquoi m'a-t-il appelée, trente ans jour pour jour après son départ ? Ah, le temps et la vie se jouent de nous ! Je n'ai pas compris quand Marie a voulu aller vivre là-bas ; je crois que je comprends mieux aujourd'hui ...

12 août 2005

Une vie de sentinelle du désert. Guide en Mauritanie ; je connais le pays comme ma poche ! Des heures de Sahara, des nuits de dunes, des années de belle liberté. Mais... J'avais besoin de les revoir, je ne tenais plus. Je voulais les entendre. J'ai appris la mort de ma mère. Et j'ai entendu mon père pleurer l'absence de celle qu'il aimait. Je n'avais plus rien à faire ici... là-bas. Enfin, je ne savais plus d'où j'étais...

Dix jours que je suis revenu. Mon père m'a dit pour Caroline, pour Marie et pour Jules aussi. J'ai un petit-fils, drôlement grand déjà – je le sais, je suis allé le voir dormir...

J'ai couru le monde, j'ai fui... Et si ?

Et si ma vie était ici ?

12 août 2005

J'étais venue rendre visite à André ; cela faisait des jours que je devais y aller depuis la mort d'Emilie. Mais il n'était pas seul. Gil était là. Pleurant dans ses bras. Je

l'ai reconnu tout de suite, et nous avons parlé de nos vies, l'un sans l'autre, de l'Afrique...

Au moment de partir, au creux de sa main, j'ai glissé un bout de papier : l'adresse de Marie.

14 août 2005

20 Bon, c'est fini ! Tout est épongé... Les papiers peints, les moquettes, tout est fichu, à refaire, mais nous pouvons vivre à l'étage...

21 Tu as tout nettoyé toute seule ?

22 Pas vraiment...

23 Les voisins ?

24 Non, un drôle de bonhomme !

25 Un bonhomme avec un bandana ?

26 Oui, un drôle de merveilleux bonhomme, avec un bandana !

15 août 2005

C'est ma fête aujourd'hui ! Invités de marque pour cette belle célébration de retrouvailles : Jules, mon fils ; Caroline, ma mère ; Gil, mon père dont je ne savais presque rien et qui a eu la bonne idée de débarquer hier au beau milieu du déblaiement... ! Bandana, peau tannée, yeux délavés... et bottes en caoutchouc ! Il a belle allure, mon père ! André est là aussi.

C'est lui qui l'a vue quand j'apportais le café : cette marque, cette tâche sur le mur trempé de la salle à manger. Cinq lettres : T.O.U.T F. .Gil a souri.

Mon père est revenu chez lui...